

Quant aux boissons, donnez-les tièdes, même chaudes si l'enfant le préfère ; vous donnerez les tisanes que vous voudrez, depuis l'eau pure jusqu'à la violette, le tilleul, la bourrache, la mauve, etc.

Si l'enfant ne tousse pas, vous pouvez sucrer avec du sirop de cerises, d'oranges, de framboises, de mûres.

Si l'enfant tousse, sucrez avec du sirop de gomme, de capillaire, de fleur d'oranger, ou, à défaut de ces sirops, avec du sucre.

Il faut tenir le ventre libre au moyen de lavements de lait ou d'eau de son.

#### Petite vérole et petite vérole volante.

Les symptômes de la petite vérole sont les mêmes que ceux de la petite vérole volante, mais plus prononcés.

L'enfant a des vomissements, mal à la tête ; la fièvre suit de près ces symptômes ; la tête s'engage davantage, jusqu'à ce que des boutons semblables à ceux du vaccin commencent à paraître. Ils sont d'abord rouges et pointus ; le second et le troisième jour, ils blanchissent et s'aplatissent ; quatrième jour, ils commencent à sécher et à noircir par le milieu ; l'escarre se forme et tombe au bout de huit jours.

A la période du dessèchement, survient la démangeaison ; pour l'adoucir, il faut mettre un peu d'huile d'amandes douces ou même de l'huile d'olive ou de faîne.

Les soins à donner à la petite vérole sont faciles :

Tenir l'enfant au lit jusqu'à ce que les boutons soient séchés.

Faire prendre, avant l'apparition des boutons, des bains de pieds d'eau de savon.

Tenir le ventre libre en donnant tous les jours un lavement moitié lait, moitié eau, ou bien d'eau de graine de lin ou d'eau de guimauve.

Ne donner aucune nourriture jusqu'à ce que la fièvre tombe et que l'enfant demande à manger.

Faire boire de l'orangeade (2), jusqu'à ce que les vomissements et le mal de tête soient passés ; alors remplacez l'orangeade par de la tisane de fleurs de mauve, ou de violette, ou de tilleul. Ayez soin, avant tout, de ne pas forcer l'enfant à boire une boisson qui lui répugne ; vous augmenteriez le mal de cœur et le mal de tête. Donnez à l'enfant de l'eau pure, s'il témoigne le désir d'en avoir ; il faut pour ces détails très-innocents écouter l'instinct du malade.

Tenez les pieds chauds au moyen d'un cruchon d'eau chaude.

Quand la fièvre est tombée, donnez une petite croûte de pain, si l'enfant témoigne un vif désir de manger ; si la croûte passe bien, vous pouvez donner, deux ou trois heures après, un bouillon. Si l'enfant préfère encore des croûtes de pain, vous pouvez lui en donner sans inconvénient.

L'enfant peut se lever quand les boutons sont secs et noirs ; il peut sortir quand toutes les escarres sont tombées.

La petite vérole volante est la miniature de la petite vérole ; tout est moins grave et les boutons sont moins abondants ; le traitement est le même pour les deux maladies.

J'ajouterai pour terminer que si la tête reste engagée et très-douloureuse, malgré les bains de pieds et les cataplasmes camphrés, et que les boutons ne paraissent pas, il faut mettre une petite sangsue à chaque cheville interne et laisser couler le sang pendant une heure. Cette saignée de pieds dégagera la tête et facilitera la sortie des boutons.

(A continuer.)

Comtesse DE SEGUR.

### La Fin et les Moyens.

#### QUESTION DE MORALE.

Monsieur de Flaumont.—Voulez-vous, mes enfants, que je vous raconte deux histoires de voleurs que je viens de lire dans un journal étranger ?

Les enfants.—Oh ! oui, papa. Sont-elles bien longues ?

M. de Flaumont.—Non ; mais vous serez peut-être bien embarrassés de m'en dire votre avis.

Les enfants.—Comment, papa ?

M. de Flaumont.—Vous allez voir. Voici la première.

Une diligence anglaise, pleine de voyageurs, se rendait à une grande ville. On parla beaucoup de voleurs de grand chemin qui, sur cette route, arrêtaient et dépouillaient souvent les voyageurs ; on se demanda comment on pouvait sauver de leurs mains son argent. Chacun se vanta d'avoir pris ses mesures et d'être en sûreté.

Une jeune femme imprudente, qui voulait sans doute faire admirer son adresse, et qui ne songeait pas que la franchise était là fort déplacée, dit : " Quant à moi, je porte avec moi tout ce que je pos-

(2) La meilleure manière de faire l'orangeade et la limonade, c'est d'exprimer un peu de jus d'orange ou de citron dans de l'eau sucrée.

sède ; c'est un billet de deux cents livres sterling ; je l'ai si bien caché que certainement les voleurs ne le trouveront pas ; il est dans mon soulier, sous mon bas."

Peu d'instants après survinrent des voleurs, qui demandèrent aux voyageurs leur bourse ; ils y trouvèrent si peu de chose qu'ils ne voulurent pas s'en contenter, et déclarèrent d'un ton menaçant qu'ils fouilleraient et maltraiteraient rudement les voyageurs, si on ne leur donnait pas sur le champ cent livres sterling. Ils paraissaient prêts à exécuter leur menace.

" Vous trouverez aisément le double de ce que vous demandez, leur dit un vieil homme assis dans le fond de la voiture, et qui, pendant toute la route, n'avait rien dit ou n'avait parlé que par monosyllabes. Faites seulement quitter à madame ses bas et ses souliers."

Les voleurs suivirent ce conseil, prirent le billet et partirent.

Que dites-vous du vieil homme ?

Clémentine.—Ah ! papa, quelle méchanceté !

M. de Flaumont.—Tous les voyageurs pensèrent comme vous. Ils l'accablèrent de reproches et d'injures, et le menacèrent de le jeter par la portière. Le chagrin de la jeune femme était au-delà de tout ce qu'on peut dire. Le vieil homme fut insensible aux injures, aux menaces, et s'excusa une seule fois en disant que chacun devait d'abord penser à soi.

Quand la diligence arriva le soir dans la ville, le vieillard s'éloigna avant que personne eût pu lui faire sentir son mécontentement. La jeune femme passa une nuit affreuse. Quelle fut sa surprise lorsque, le lendemain matin, on vint lui remettre quatre cents livres sterling, un fort beau peigne, et la lettre que voici :

" Madame,

" L'homme que vous détestiez hier avec raison, vous envoie la somme que vous avez perdue, des intérêts qui la doublent, et un peigne d'une valeur à peu près égale. Je suis désolé de la peine que j'ai été obligé de vous faire. Quelques mots vous expliqueraient ma conduite. J'arrive des Indes, où j'ai passé dix années fort pénibles ; ce que j'y ai gagné par mon travail se monte à trente mille livres sterling que j'avais hier en billets dans ma poche ; si j'eusse été fouillé avec la sévérité dont on nous menaçait ? Je ne pouvais m'exposer à être obligé de retourner aux Indes les mains vides. Votre franchise m'a fourni le moyen de me tirer d'embaras : aussi je vous prie de ne faire aucune attention à ce petit présent, et de me croire à l'avenir tout dévoué à vous."

Gustave.—Ah ! papa, la jeune femme n'avait plus aucune raison de se plaindre, et le vieil homme n'avait pas tort, puisqu'il lui a rendu bien plus qu'on ne lui avait pris.

Clémentine.—Oui ; mais à sa place j'aurais beaucoup mieux aimé n'avoir pas le peigne, et n'avoir pas été obligée de quitter mes souliers et mes bas devant des voleurs.

Gustave.—Oh ! cela ne lui a pas fait grand mal.

Henri.—Mais, papa, si les voleurs, malgré leur promesse, avaient sévèrement fouillé tout le monde, et qu'ils eussent pris au vieux homme ses trente mille livres sterling, il n'aurait pas pu rendre à la jeune femme ses deux cents livres, et c'aurait pourtant bien été lui qui les lui aurait fait perdre.

M. de Flaumont.—Henri a raison ; le vieux homme faisait un mal certain sans avoir la même certitude qu'il pourrait le réparer.

Henri.—Certainement ; on ne peut pas se fier à la parole des voleurs.

Gustave.—Mais aussi il était sûr que, s'il ne faisait pas cela, on lui prendrait ses trente mille livres sterling.

M. de Flaumont.—Il est vrai ; mais crois-tu, mon cher Gustave, qu'il soit permis, pour se sauver d'un grand malheur, de causer à un autre un malheur aussi grand ? car, enfin, la perte de deux cents livres sterling était pour la jeune femme une aussi grande perte que l'aurait été pour le vieux homme celle de ses trente mille, puisque c'était là aussi toute sa fortune.

Gustave.—Oui, papa ; mais il savait bien qu'il les rendrait.

M. de Flaumont.—Il le voulait, sans doute ; mais Henri t'a montré comment il était possible qu'il ne pût faire ce qu'il voulait. D'autres accidents pouvaient encore l'en empêcher, s'il avait perdu son portefeuille en route, s'il était mort subitement, etc., etc.

Clémentine.—Mon Dieu, oui ; et la jeune femme n'aurait eu ni ses deux cents livres sterling, ni les deux cents livres de plus, ni son beau peigne.

M. de Flaumont.—Il livrait ainsi sa probité et le sort de sa compagnie de voyage aux chances d'un avenir toujours incertain, le tout pour s'épargner un malheur, très-grand à la vérité, mais dont la certitude ne lui donnait pas le droit de faire le malheur d'un autre. C'est là la différence qu'il y a entre la prudence et la vertu : la prudence commence par songer à se tirer d'affaire, et croit avoir assez